
Les Espagnols au Maroc (1767-1860) : le défi de travailler avec l'autre

Eloy Martín Corrales



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/cdlm/6451>

DOI : 10.4000/cdlm.6451

ISSN : 1773-0201

Éditeur

Centre de la Méditerranée moderne et contemporaine

Édition imprimée

Date de publication : 15 juin 2012

Pagination : 197-212

ISBN : 978-2-914-561-58-7

ISSN : 0395-9317

Référence électronique

Eloy Martín Corrales, « Les Espagnols au Maroc (1767-1860) : le défi de travailler avec l'autre », *Cahiers de la Méditerranée* [En ligne], 84 | 2012, mis en ligne le 15 décembre 2012, consulté le 11 mars 2026.

URL : <http://journals.openedition.org/cdlm/6451> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/cdlm.6451>



Le texte seul est utilisable sous licence CC BY-NC-ND 4.0. Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont susceptibles d'être soumis à des autorisations d'usage spécifiques.

Les Espagnols au Maroc (1767-1860): le défi de travailler avec l'autre

Eloy MARTÍN CORRALES

À partir de la seconde moitié du XVIII^e siècle, des Espagnols ont fait le pari de partir pour le Maroc afin d'y gagner leur vie¹. Leur nombre a varié de quelques dizaines en 1767 à environ 8 000 en 1896. L'histoire de ces expériences de vie marocaines était celle de la difficulté de travailler dans un pays où les différences avec l'autre étaient marquées. Les barrières religieuses, culturelles et politiques que devaient surmonter chrétiens et musulmans pour s'entendre dans les affaires et les travaux en commun étaient importantes. Néanmoins, et malgré les stéréotypes qui existaient des deux côtés², l'apprentissage dans la connaissance de l'autre a trouvé sa voie, même si cela s'est fait lentement et si les exemples que nous présentons ici sont encore trop peu nombreux³.

Le lent déploiement de la colonie espagnole

Nous savons peu de choses sur la présence espagnole au Maroc entre 1767, date du traité de paix hispano-marocain, et 1859-1860, lorsque la Guerre d'Afrique oppose les deux pays. Après la signature du traité de 1767⁴, le réseau diplomatique espagnol commence à se déployer⁵, tandis que le commerce⁶ et la

1. Cette étude a été menée dans le cadre du projet « Transiciones imperiales. Cambio institucional y divergencia. Un análisis comparado de la trayectoria colonial y postcolonial de las posesiones españolas en América, Asia y África (1500-1900) » (2009-2011. HAR2009-14099-Co2-01).

2. Dans ce travail, seuls les stéréotypes développés par les Espagnols seront abordés.

3. Plus qu'une présentation de résultats définitifs, ce texte est une première approche du sujet.

4. Manuel Conrotte, *España y los países musulmanes durante el ministerio de Floridablanca*, Madrid, Imprenta del Patronato de Huérfanos de Administración Militar, 1909 ; Mikel de Epalza, « Intereses árabes e intereses españoles en las paces hispano-musulmanas en el siglo XVIII », *Anales de Historia Contemporánea*, 1, 1982, p. 7-17 ; Mohamed Aziman, « El texto árabe original del tratado de paz y comercio entre Marruecos y España, conocido por el tratado del año 1767 », *Tamuda*, IV, 1956, p. 87-92 (en arabe).

5. Jesús Pradells Nadal, *Diplomacia y comercio. La expansión consular española en el siglo XVIII*, Alicante, Instituto Cultura Gil-Albert, 1992, p. 513-524.

6. Ricardo Ruiz Orsatti, *Relaciones hispano-marroquíes*, Madrid, Publicaciones Africa, 1944 ; Mariano Arribas Palau, « Datos sobre el comercio entre España y Marruecos en tiempos de Mawlay Al-Yazid », *Hesperis-Tamuda*, XIII, 1972, p. 95-137 et *id.*, « Establecimiento de una casa comercial española en Marruecos, frustrado al retirarse Salmón de Tánjer en 1790 », *Miscelánea de Estudios*

pêche⁷ connaissent un démarrage vigoureux. L'article sept de l'accord permettait l'installation d'un consul et de vice-consuls dans diverses villes marocaines :

*Para beneficio del comercio en los dominios de su Majestad imperial se establecerá en ellos por su Majestad católica un cónsul general, y en los puertos que conviniere los vice-cónsules necesarios, á fin que estos procuren por los individuos de su nación, les distribuyan la justicia correspondiente y den á las embarcaciones los debidos pasaportes*⁸.

À partir de 1774, Tanger devient le centre de la diplomatie espagnole qui s'organise sous la direction du consul général⁹. Des représentants consulaires sont également nommés à Larache, Tétouan, Mogador, Casablanca, Rabat, Safi et Mazagan¹⁰. Les consuls forment souvent d'authentiques dynasties familiales, comme celles des frères González Salmón et des frères Rizzo¹¹. L'extension du réseau consulaire se fait grâce à l'emploi de juifs protégés par l'Espagne, comme c'est le cas avec Victor Darmont à Mazagan¹². Le traité de 1767 autorisait également l'installation de ressortissants espagnols sur l'ensemble du territoire marocain :

Árabes y Hebráicos, XII-XIII, 1963-1964, p. 157-192 ; Carlos Posac Mon, « Las relaciones comerciales entre Tanger y Tarifa en el periodo 1766-1768 », *Cuadernos Biblioteca Española de Tetuan*, 12, 1975, p. 33-53 ; Ramón Lourido Díaz, « Los intercambios comerciales hispano-marroquíes en el siglo XVIII », *Cuadernos Biblioteca Española de Tetuan*, 8, 1973, p. 49-86 et *id.*, « El comercio del trigo entre Marruecos y la Península Ibérica en el siglo XVIII », *Almenara*, 9, 1976, p. 29-61 ; Eloy Martín Corrales, « La flotte marocaine et le commerce de cabotage espagnol (1797-1808) », *Histoire, Économies, Sociétés*, 1992/2, p. 71-80 ; *id.*, *Comercio de Cataluña con el Mediterráneo musulmán (siglos XVI-XVIII). El comercio con los enemigos de la fe*, Barcelona, Bellaterra, 2001 et *id.*, « Relaciones de España con Marruecos a través del puerto de Mogador/Essaouira (s. XVIII) », *Cuadernos del Archivo Central de Ceuta*, 13, 2004, p. 95-134.

7. Eloy Martín Corrales, « Atraso tecnológico de la pesca del salado en Canarias en el siglo XVIII », dans José Luis Peset (coord.), *Ciencia, Vida y Espacio en Iberoamérica*, Madrid, CSIC, 1989, II, p. 103-124 et *id.*, « La pesca española en el Magreb (ss. XVI-XVIII) », dans Giuseppe Doneddu et Maurizio Gangemi (dir.), *La pesca nel Mediterraneo Occidentale (secc. XVI-XVIII)*, Bari, Grafica Sud, 2000, p. 9-38.
8. « Afin de favoriser le commerce dans le royaume de Sa Majesté impériale, il sera établi, par Sa Majesté catholique, un consul général, ainsi que des vice-consuls dans les ports où cela sera jugé indispensable, afin qu'ils puissent rendre, aux membres de leur nation, la justice qui leur correspond et qu'ils donnent aux navires les passeports dont ils ont besoin », Alejandro del Cantillo, *Tratados, convenios y declaraciones de Paz y Comercio...*, Madrid, Imprenta de Alegría y Charlain, 1843, p. 506.
9. Le premier représentant est Francisco Pacheco. Voir Mariano Arribas Palau, « El ceutí Francisco Pacheco, intérprete y vicecónsul (último tercio del siglo XVIII) », dans *III Jornadas de Historia de Ceuta. Ceuta en los siglos XVII y XVIII*, Ceuta, IEC, 2004, p. 317-347. Lui succèdent : I. Romero Berlanga, P. José Boltas, J. M. González Salmón, A. González Salmón, J. de la Piedra, B. de Mendizábal, A. de Beramendi, C. España, J. Blanco del Valle, A. de San Martín y F. Rizzo. Voir José Luis González Hidalgo, *Tánger y la diplomacia española*, Madrid, AEA, 1997.
10. Jesús Pradells Nadal, *Diplomacia...*, *op. cit.*, p. 514-516 et 520-521 ; Ramón Lourido Díaz, *Marruecos y el mundo exterior en la segunda mitad del siglo XIX*, Madrid, MAE, 1989, p. 252, 563 et 615.
11. Vicente Rodríguez Casado, *Política marroquí de Carlos III*, Madrid, CSIC, 1946, p. 135-179 ; David Torra Ferrer, « La amistad entre Mway Muhammad y Carlos III, según González Salmón », *Tamuda*, IV, 1956, p. 213-228 ; Mariano Arribas Palau, « Reclamaciones del marqués de Viale contra la casa comercial española de Casablanca y el cónsul Salmón », *Cuadernos Biblioteca Española de Tetuan*, 17-18, 1978, p. 39-82 ; María José Vilar, *Una descripción inédita de Marruecos a mediados del siglo XIX. Diario del viaje de Tánger a Fez en junio de 1866 de Francisco Merry y Colom...*, Murcia, Universidad de Murcia, 2009, p. 56-63 et 106.
12. En 1844, il tue un musulman dans une dispute et est exécuté. L'incident a failli provoquer une

*Todo español en los dominios de su Majestad imperial, y todo vasallo de este en los reinos de su Majestad católica será libre cualquiera que sea el motivo que á ellos les hubieren conducido*¹³.

Dans un premier temps, la proximité des ports espagnols de Tarifa, d'Algésiras, de Cadix et de Malaga permet un intense trafic de petits navires entre les deux rives et ne rend donc pas indispensable l'installation permanente de commerçants hispaniques dans les ports marocains. Toutefois, petit à petit, avec l'importance croissante du commerce entre les deux pays, des marchands s'établissent de façon permanente à Tanger, Larache, Tétouan et dans d'autres ports, pour leur compte, ou comme facteur de maisons commerciales espagnoles¹⁴.

Parmi ceux-ci, ressort la figure de Manuel Borrajo, avocat de Tarifa, qui envoie du bétail et des céréales vers les ports andalous et gagne la confiance des autorités de Tanger et de quelques juifs influents. En 1767, plusieurs marchands espagnols se plaignent de lui auprès du vice-consul, l'accusant de conduite déloyale et irresponsable, de soudoyer les autorités marocaines et de violer l'interdiction de sortie de la ville, en fréquentant des marchés situés à une demi-lieue de Tanger pour acquérir du bétail en signant des billets à ordre. En 1770, il obtient une licence pour l'achat de tous les bovins qu'il souhaite exporter pendant une année, en échange d'un paiement de 36 000 pesos aux Douanes¹⁵. En 1778, une permission du même type lui permet de prendre 7 000 têtes de bétail. L'année suivante, il est autorisé à exporter 24 000 *fanegas* de blé et 14 000 d'orge¹⁶. Manuel Borrajo finit par occuper temporairement la charge de vice-consul et a le privilège d'être reçu par le Sultan à Meknès¹⁷.

Marcos Núñez et Félix Chico, eux aussi de Tarifa, se distinguent également dans l'envoi de bétail vers l'Andalousie. Chico obtient en 1778 une autorisation de sortie de bovins de Tanger. D'autres marchands espagnols travaillent dans la même ville. Nous l'avons vu plus haut, un groupe d'une certaine importance a porté plainte contre Manuel Borrajo en 1767. Ce sont certainement ces mêmes hommes qui sont impliqués en 1772 dans un incident provoqué par une exigence de cadeau du Prince Mawlây Maymûn. Cette même année, Juan Manuel González Salmon apparaît à Tanger comme greffier de la maison de commerce Borrajo. Il sera secrétaire du vice-consulat, avant de devenir lui-même consul (1784-1795). Son frère Nicolas a pratiqué le négoce dans la ville vers 1778. Le

guerre entre l'Espagne et le Maroc : Eloy Martín Corrales, « El patriotismo liberal español contra Marruecos (1814-1848). Antecedentes de la Guerra de África de 1859-1860 », *Illes i Imperis*, 7, 2004, p. 11-44 et Jerónimo Becker, *Historia de Marruecos*, Madrid, Establecimiento Tipográfico de J. Ratés, 1915, p. 206-209.

13. « Tout Espagnol présent dans le royaume de Sa Majesté impériale, et tout vassal de ce dernier, présent dans ceux de Sa Majesté catholique, sera considéré comme entièrement libre, quels que soient les motifs qui les y auraient conduits », Alejandro del Cantillo, *Tratados...*, *op. cit.*, p. 506.

14. Ramón Lourido Díaz, *Marruecos...*, *op. cit.*, p. 405-406.

15. Il embarque 7 400 têtes durant les quatre premiers mois.

16. La *fanega* est une mesure de poids valant 100 livres espagnoles (3,312 pouces cubes, soit 55,5 litres).

17. Carlos Posac Mon, « Las actividades en Marruecos del tarifeño Manuel Borrajo y Montañana », *Aljaranda. Revista de Estudios Tarifeños*, 24, 1997, p. 12-15 et *id.* « Las relaciones... », art. cit. ; Ramón Lourido Díaz, *Marruecos...*, *op. cit.*, p. 409 et 615.

Majorquin Perdo Umbert, qui a été esclave du Sultan et vice-consul de la couronne britannique à Rabat en 1761, est à la tête d'une maison de commerce à Tanger entre 1769 et 1775¹⁸.

Dès cette époque, la colonie espagnole devait avoir une certaine importance, comme le révèle le siège de Melilla et du Rocher de Badis par les Marocains en 1774¹⁹. La couronne ordonne un rapatriement et met à disposition un ou deux navires destinés à récupérer ses sujets rassemblés à Tanger et à Larache²⁰. Parmi ceux-ci figurent Juan Buy et Juan Díaz, tous deux intéressés dans des affaires d'une certaine importance avec plusieurs Tangérois. Le Pacha de Tanger ne les laisse pas embarquer avant qu'ils aient auparavant satisfait leurs créanciers²¹.

D'autres commerçants se signalent dans d'autres ports. Joaquín Santiago, de Cadix, forme une société avec E. D'Audibert Caille à Rabat en 1778. En 1782, il s'associe avec un Marocain et établit une maison de commerce à Larache. Pascual Sosa, José Puig et José González Mascareño (1769-1772), tout comme Sebastián Caravallo et José Somoza (1787-1789), envoient du blé de Mogador aux Canaries. À Marrakech, Juan José Aguirre pratique le négoce en 1787²². La société gaditane Campana, Patrón, Rizo y Ca obtient le monopole sur l'exportation de céréales par Casablanca. Vers octobre 1788, elle exporte vers Cadix au moins 735 065 *fanegas* de blé. Parmi ses administrateurs, on relève les noms de J. M. González Salmón et de J. de la Cruz et Domingo Roman, ce dernier se distinguant dans les années 1790 dans la défense de la ville au nom du sultan al-Yazid. Quelques années plus tard, Benito Patrón obtient la permission d'exporter du blé depuis Mazagan et Safi, mais on ne sait pas s'il agit au nom de cette compagnie ou pour son propre compte²³. À partir de 1796, les Cinco Gremios Mayores de Madrid, la plus importante compagnie marchande espagnole de l'époque, parviennent à s'assurer le retrait des blés et d'autres produits des ports marocains²⁴. Au même moment, le monopole d'exportation des grains depuis Rabat et Salé est attribué à Francisco Segui, avant que ce privilège ne lui soit retiré pour cause de résultats décevants²⁵.

18. Carlos Posac Mon, «Las actividades...», art. cit. et *id.*, «Las relaciones...», art. cit.; Ramón Lourido Díaz, *Marruecos...*, *op. cit.*, p. 409 et 615; Mariano Arribas Palau, «El ceutí...» et *id.*, «Reclamaciones...», art. cit.; David Torra Ferrer, «La amistad...», art. cit.

19. Certaines possessions espagnoles provoquent de nombreux incidents avec le Maroc: Mariano Arribas Palau, «El sultán Mawlay al-Yazid y las naciones europeas», *Hispania*, XXIX, 1969, p. 631-668; Jerónimo Becker, *Historia...*, *op. cit.*, p. 173-192; Antonio Carmona Portillo, *Las relaciones hispano-marroquíes a finales del siglo XVIII y el cerco de Ceuta de 1790-1791*, Málaga, Sarriá, 2004; Michel Abitbol, *Histoire du Maroc*, Paris, Perrin, 2009, p. 280-282.

20. Vicente Rodríguez Casado, *Política...*, *op. cit.*, p. 205-229.

21. Mariano Arribas Palau, «El ceutí...», art. cit., p. 332-335.

22. Ramon Lourido Díaz, *Marruecos...*, *op. cit.*, p. 413-416 et 615-616.

23. Mariano Arribas Palau, «Los sucesos ocurridos en Casablanca a la muerte de Sayyid Muhammad B. Abd Allah (1790)», *Hispania*, 129, 1975, p. 157-178; Ramon Lourido Díaz, *Marruecos...*, *op. cit.*, p. 616-628; Manuel Conrotte, *España...*, *op. cit.*, p. 258-259.

24. Ignacio Bauder Landaeur, *Papeles de mi archivo. Relaciones de Africa*, Madrid, Editorial Ibero-africano-americana, 1922, vol. II, p. 203-216; Juan Bautista Vilar et Ramón Lourido Díaz, *Relaciones entre España y el Magreb. Siglos XVII y XVIII*, Madrid, MAPFRE, 1994, p. 381-382.

25. Ricardo Ruiz Orsatti, *Relaciones...*, *op. cit.*, p. 59-64; Manuel Conrotte, *España...*, *op. cit.*, p. 258-259.

Au total, cependant, peu de grandes sociétés espagnoles se sont établies au Maroc dans la seconde moitié du XVIII^e siècle et le personnel qui est à leur charge s'élève tout au plus à une douzaine de personnes par compagnie, y compris les membres des familles²⁶.

Mais, en plus des marchands, plusieurs autres professions ont pris le chemin du Maroc. Les sultans sollicitent les monarques espagnols pour obtenir des spécialistes, ou les recrutent directement. Parmi ces hommes, il faut souligner l'importance des médecins, dont la majorité d'entre eux est hautement qualifiée et jouit d'un grand prestige au Maroc, alors même qu'il n'existe pas de grandes différences dans la formation médicale entre les deux pays²⁷. Le plus renommé de tous est José Antonio Coll, qui soigne en 1800 et en 1805 le Sultan, sa famille et des membres de sa cour. Le gouverneur de Tanger fait savoir à la monarchie espagnole à quel point le Sultan est satisfait de son travail :

[...] *este médico y los que están con él, los quales han sido embiados a presencia de S. M. y le han sido de mucha satisfacción y contento y se halla enteramente gustoso*²⁸.

Auparavant, en 1765, le médecin Benito Canalejo Madrigal avait envoyé une lettre au marquis d'Esquilache depuis Fès, dans laquelle il souligne la nécessité de développer le commerce hispano-marocain. En 1776, le Sultan émet un firman en faveur d'un médecin chrétien. Le chirurgien Ramón Ronda a tenté de soigner son fils et le Pacha de Salé, sans succès. Un médecin espagnol est appelé pour traiter la paralysie du gouverneur de Tanger en 1788. Les médecins de Ceuta soignent des notables de la région frontalière à de nombreuses reprises²⁹. Au Maroc, Juan Fernandez de las Heras s'occupe des soins apportés à Muley Soliman entre 1796 et 1800. Francisco Flores Navarro est récompensé pour la guérison d'un Pacha en 1798. Durant l'été 1800, Joaquín Gallego est envoyé à Tétouan, à la demande de Muley Soliman, pour établir des mesures préventives contre la peste, tout comme Fernando Camacho l'année suivante. Dans les années 1810, N. Soler et Serafin de Sola gagnent également le Maroc pour exercer leur art. Il faut aussi ajouter la présence des pharmaciens accompagnant les médecins, comme Francisco Padró et Pedro Franco³⁰.

26. Mariano Arribas Palau, *Cartas árabes de Marruecos en tiempo de Mawlay Al-Yazid (1790-1792)*, Tetuán, Cremades, 1961, p. 48 et 102-103 et *id.*, « Cartas del Sultán Mawlay Al-Yazid a la Casa comercial española de Casablanca », *Revista de Archivos, Bibliotecas y Museos*, 77, 1974, p. 423-444.

27. Francisco Javier Martínez Antonio, « La sanidad en Marruecos a mediados del siglo XIX », *Medicina e Historia*, 2, 2005, p. 1-15.

28. « Ce médecin et ceux qui l'accompagnaient, qui ont été envoyés auprès de SM, lui ont donné entière satisfaction et il s'en trouve ravi », Braulio Justel Calabozo, *El médico Coll en la corte del sultán de Marruecos (año 1800)*, Cadix, Univ. de Cádiz, 1991, p. 55 et *id.*, « Embajada médica de Carlos IV a Muley Solimán », dans Manuel Jiménez Olmedo (dir.), *España y el Norte de África. Bases históricas de una relación fundamental (Aportaciones sobre Melilla)*, Granada, Univ. de Granada, 1987, I, p. 415-428.

29. Archivo General de Simancas, Secretaría de Guerra, legajo 556. Lettre du 28 nov. 1765 ; « Colección de Firmanes de la Misión Franciscana de Marruecos », *Mauritania*, 273, 1950, p. 172-174 ; Ramón Lourido Díaz, *Marruecos...*, *op. cit.*, p. 577 ; Mariano Arribas Palau, « La asistencia médica prestada desde Ceuta al campo fronterizo de la plaza », *Tamuda*, VII, 1959, p. 139-151.

30. Braulio Justel Calabozo, *El médico...*, *op. cit.*, p. 30-88 ; « Correspondance médicale. Notes sur

D'autres Espagnols ont montré leurs compétences au Maroc. L'architecte qui a construit le bâtiment du consulat d'Espagne à Tanger en 1786 a également construit le pont sur la rivière de Tensif. Nombre d'Espagnols, pour la plupart des renégats, ont travaillé à la construction de Mogador, comme le maître tailleur de pierre Antonio Serra, originaire de Minorque, mort dans cette ville en 1770. Entre 1780 et 1789, maçons, peintres, charpentiers et tailleurs de pierre venus d'Espagne travaillent dans le palais du Sultan à Marrakech, à Fès et à Rabat (M. Abendaño, J. Cantero, M. Fernandez, M. Fortuno, F. et J. Quintana Villarín), tout comme plusieurs jardiniers (P. Conde, F. Antolín, F. Sánchez et P. Dirac), un « journaliste » (P. Burgos) et même un marionnettiste (M. Gamon)³¹.

De leur côté, les Franciscains ont maintenu des missions à Meknès, Marrakech et Fès, afin d'apporter des soins et du réconfort aux captifs chrétiens. Dans les négociations du traité de paix de 1767, qui est supposé mettre un terme à l'esclavage pour les sujets espagnols, il faut mettre en lumière le rôle diplomatique des religieux B. Girón et P. Boltas. Ce dernier facilite la création de nouvelles missions à Tanger, Tétouan, Safi et Mogador³².

Les difficultés rencontrées par la colonie espagnole pour consolider sa présence à la fin du XVIII^e siècle sont autant dues aux problèmes posés par les présides du littoral nord-africain – source constante de tensions entre les deux couronnes – qu'à des obstacles propres à chacun des deux pays : pour l'Espagne, le blocus des côtes par la flotte anglaise (en 1779-1783 et en 1797-1802) qui vient couper l'élan commercial impulsé dans les années 1780 ; pour le Maroc, les oppositions internes à l'exportation illimitée de céréales concédée aux marchands espagnols et les épidémies de peste.

La consolidation tardive de la colonie jusqu'à la Guerre d'Afrique

Pendant la première moitié du XIX^e siècle, la colonie hispanique s'accroît lentement et s'étend dans divers ports et villes marocaines. Il est difficile d'établir le nombre des Espagnols établis au Maroc. Le recours aux registres de mariages, baptêmes et décès de la mission franciscaine de Tanger – qui rend compte de l'établissement des familles – procure toutefois des informations intéressantes.

les expériences du docteur Sola, dans la dernière peste de Tanger de 1818 à 1819, communiquées par M. le docteur Guyon », *Gazette Médicale de Paris*, Paris, Impr. de F. Malteste 1836, p. 294. Je dois cette information à l'amabilité de Francisco Javier Martínez Antonio.

31. Wenceslao Ramírez de Villa-Urrutia, *Una embajada a Marruecos en 1882. Apuntes de un viaje*, Madrid, Est. Tip. sucesores de Rivadeneyra, 1883, p. 59 ; José López, « El cristianismo en Marruecos. Siglo XVIII (1) », *Mauritania*, 187, 1943, p. 147-149 ; Ramón Lourido Díaz, *Marruecos...*, *op. cit.*, p. 576-577 et Mariano Arribas Palau, « Andanzas por Marruecos de un vecino de Alcantarilla (1780-1790) », *Murgetana*, 58, 1980, p. 5-22.

32. Vicente Rodríguez Casado, « Las misiones diplomáticas de Boltas y Girón », *Hispania*, 6, 1941, p. 101-122 ; Ramón Lourido Díaz, « Los misioneros franciscanos y su participación en el tratado de paz hispano-marroquí de 1767 », *Archivo Ibero-Americano*, 133, 1974, p. 127-151 ; Fortunato Fernández y Romeral, *Los franciscanos en Marruecos*, Tánger, Tipografía de la misión Católica 1921 ; Henri Teissier et Ramón Lourido Díaz (coord.), *El cristianismo en el Norte de África*, Madrid, MAPFRE, 1993, p. 91-92.

Tableau 1. Mariages, baptêmes et décès de chrétiens au Maroc (1819-1844)

Années	Mariages	Baptêmes	Décès
1819-1825	1	28	19
1828	3	4	30
1829	3	30	3
1830	-	8	5
1831	1	6	8
1832	2	10	6
1833	3	14	7
1834	1	7	8
1835	3	9	4
1836	3	7	4
1837	2	11	3
1838	5	7	3
1839	3	7	4
1840	1	6	10
1841	2	10	5
1842	3	8	5
1843	1	8	1
1844	3	6	4
Totaux 1819-1844	40	186	129

Sources : « De la obra de España Misionera de Marruecos : Frutos espirituales de los años 1819 a 1825 ; de 1829 a 1831, y resumen estadístico de los años 1831 a 1844 », *Mauritania*, 181, 1942, p. 362-363. Pour 1800-1850, Ramón Lourido Díaz, « Movimiento demográfico de los europeos en Tánger », *Dar al-Niaba*, 10, 1986, p. 1-4 ; *id.*, « Españoles y europeos en Marruecos en la transición del siglo XIX al XX », dans Bernabé López García (dir.), *Atlas de la inmigración magrebí en España*, Madrid, UAM-TEIM, 1996, p. 30-33.

Ces chiffres indiquent que la colonie espagnole comprend quelques centaines d'individus pour les années 1819-1844. Ramón Lourido Díaz, qui a élargi l'étude des sources des missions pour couvrir l'intégralité de la première moitié du XIX^e siècle, recense un total de 358 naissances et 302 décès, estimant que la population moyenne annuelle des catholiques oscille alors entre 225 et 237 individus³³. Ces chiffres demandent à être pondérés, et ce pour deux raisons. Tout d'abord, les personnes recensées dans cet état ne sont pas toutes espagnoles. Il y avait également des Français, des Italiens, des Irlandais, des Allemands et des individus venus d'autres pays. Il faut également mentionner que les décédés étaient en majorité des membres d'équipages ou des passagers de navires espagnols ayant fait naufrage sur les côtes marocaines.

Tout paraît indiquer que la colonie espagnole a rencontré de nombreux obstacles, qui ont été autant de freins à sa croissance. Il faut évoquer ici, tout particulièrement, la terrible conjoncture politique et économique dans laquelle se

33. Ramón Lourido Díaz, « Movimiento... » et *id.*, « Españoles... », art. cit. ; Bernabé López García, « Españoles de Marruecos. Demografía de una historia compartida », dans Oumama Aouad Lahrech et Fatiha Benlabbah (dir.), *Españoles en Marruecos 1900-2007. Historia y memoria popular de una convivencia*, Rabat, Instituto de Estudios Hispano-Lusos, 2008, p. 17-47.

trouvaient l'Espagne et le Maroc au début du XIX^e siècle. Cette mauvaise conjoncture a certainement diminué le nombre et l'importance des marchands espagnols durant cette période. Les observations de Tomás de Comín en 1822, faisant état de la suppression de quelques vice-consulats espagnols au Maroc, semblent valider l'hypothèse :

[...] desde que fueron suprimidos por superfluos los viceconsulados españoles, apenas hayan quedado tres o cuatro negociantes italianos o ingleses en el puerto de Mogador, y en esta ciudad algunas cien personas de todas edades, incluso los agentes extranjeros con sus familias y dependientes. Y, aunque atendida la proximidad de la península, aparezca bastante extraño a primer vista que no pasen algunos de sus habitantes a plantear fábricas o establecimientos de comercio en éste y los inmediatos puertos y mucho más todavía que dejen de hacerlo individuos de otras naciones más activas y especuladores que la española³⁴.

Il tient à ajouter que les seules arrivées dans le port de Mogador sont celles d'hommes poussés par la nécessité.

Les écrits de S. Estébanez Calderón en 1844 paraissent également confirmer la perte d'importance des marchands et marins espagnols dans les ports marocains, et notamment à Casablanca (« *Hace poco que los españoles tenían en ella una factoría para el comercio de granos* ») ou encore à Arzila (« *tiene un pequeño puerto al Océano, donde llegan frecuentemente muchas barcas, pescadores portugueses y españoles* »)³⁵. Néanmoins, encore en 1866, les commerçants espagnols maintiennent leur présence à Mogador, même s'ils connaissent une situation angoissante avec les faillites de leurs confrères anglais, avec lesquels ils faisaient affaire :

[...] la mayor parte de las casas inglesas de Mogador han suspendido pagos, y esto ha suscitado una porción de litigios con los negociantes españoles allí establecidos³⁶.

Plus qu'une décadence de la présence marchande espagnole au Maroc, il est possible qu'une profonde restructuration du commerce se soit alors produite.

34. « Depuis que les vice-consulats espagnols ont été supprimés, au prétexte qu'ils étaient superflus, pas plus de trois ou quatre négociants italiens ou anglais sont demeurés dans le port de Mogador, et il n'y a pas dans cette ville plus de cent personnes, tous âges confondus, et en incluant les agents étrangers, leurs familles et leurs domestiques. Et, en dépit de l'évidente proximité de la Péninsule, il apparaît assez surprenant, à première vue, que plus de migrants ne viennent pas établir des fabriques ou des établissements de commerce dans ce port et dans ceux des environs, et plus encore que ne le fassent pas non plus ceux d'autres nations plus actives et plus entreprenantes que l'espagnole », Tomás de Comín, *Ligera ojeada o breve idea del Imperio de Marruecos en 1825 (Cartas a D. Manuel José Quintana)*, Barcelona, 1822 (réédition Madrid, Hiperión, 1995, p. 68-69).

35. « Il y a peu encore, les Espagnols avaient ici un comptoir pour le commerce des grains », « il y a ici un petit port qui donne sur l'Océan et où arrivent souvent de nombreuses barques de pêcheurs portugais et espagnols », Serafin Estebanez Calderón, *Manual del oficial en Marruecos o cuadro geográfico, estadístico, histórico y militar de aquel imperio*, Madrid, Imprenta de Ignacio Boix, 1844, réédition Madrid, Atlas. Colección Biblioteca de autores español, 1955, vol. 78, p. 294 et 298.

36. « La majeure partie des maisons anglaises de Mogador ont suspendu leurs paiements et cela a engendré de multiples litiges avec les négociants espagnols qui y sont établis », María José Vilar, *Una descripción inédita de Marruecos a mediados del siglo XIX*, Murcia, EDINUM, 2009, p. 106.

Les compagnies d'une certaine importance semblent céder le pas aux initiatives de très nombreux et modestes commerçants, capitaines et marins. Mais ce commerce reste alors nécessaire pour les deux parties : l'Espagne demande des céréales – bien que leur importation soit interdite à partir de 1830 –, du bétail et des cuirs, et le Maroc a besoin d'argent.

Nous ne pouvons compter que sur quelques renseignements épars pour évoquer les Espagnols venus travailler durant la première moitié du XIX^e siècle. En 1822, un maître d'œuvre, qui avait précédemment travaillé dans le Tafilalet, s'établit à Tanger :

[...] *un maestro de obras tarifeño residente en esta ciudad que, a solicitud del actual sultán, gastó dos años en aquella tierra en la construcción de cierto malecón o represa*³⁷.

Vers 1850, il existe à Tanger 18 « charpentiers, menuisiers et ébénistes », dont trois Espagnols, cinq musulmans et dix juifs, employant un total de 20 salariés. Limité à la réparation d'articles européens et à la fabrication de quelques rares nouveaux meubles, ce secteur d'activités ne permet pas de subvenir à leurs besoins. Pour cette raison, on retrouve également ces hommes dans la maçonnerie, le commerce des fruits et légumes et la manutention portuaire³⁸. Certains Espagnols intègrent l'armée marocaine. Le cas le plus notable est celui de Joaquín Gatell, qui se présente comme expert d'artillerie grâce à un texte sur l'art militaire et d'un mémoire en français sur l'artillerie traduit en arabe rudimentaire. Nommé commandant de l'artillerie impériale sous le nom de Kaid Ismail, il est en charge de soixante hommes et de six pièces d'artillerie vétustes. Il prend part à l'écrasement de la révolte des Kabyles Beni Hassan et Rahamena en 1861³⁹. Des aventuriers dont nous savons très peu de choses apparaissent également, comme le confident Diego Hernandez de Parada, qui agit entre Meknès et Fès en 1866⁴⁰.

Pour sa part, la présence franciscaine perd en importance et, au milieu du siècle, il ne restait plus qu'à Tanger

[...] *una iglesia con un pequeño convento de frailes franciscanos españoles, que recibían una corta asignación de nuestro gobierno, y por el abandono y penuria en que los tienen se han dispersado, con gran daño de nuestros intereses y mengua del porvenir de España en aquella costa por la influencia que han sabido adquirirse y el respeto con que los miran los mismos naturales*⁴¹.

37. « Maître d'œuvre de Tarifa, résidant dans cette ville qui, à la demande de l'actuel sultan, a passé deux années dans ce pays à construire une jetée et une digue », Tomás de Comín, *Ligera...*, *op. cit.*, p. 62.

38. Narcisse Cotte, « Menuisier-Charpentier (Nedjar) de Tánger », dans *Les ouvriers des deux mondes*, Paris, Société Internationale des Études Pratiques d'Économie Sociale, 1859, t. II, p. 105-144, p. 106.

39. Julio Gavira, *El viajero...*, *op. cit.*, p. 8-18.

40. María José Vilar, *Una descripción...*, *op. cit.*, p. 54-66.

41. « Une église avec un petit couvent de frères franciscains espagnols, qui reçoivent un petit soutien de notre gouvernement, et qui, en raison de leur dénuement, ont fini par se disperser, au détriment de nos intérêts et de l'avenir de l'Espagne sur cette côte, car ils étaient parvenus à obtenir une grande influence et un grand respect auprès des habitants ». L'auteur poursuit plus loin : « Hay en Tánger también un convento de españoles de San Francisco, sobre el cual llamamos la atención del gobierno para que alivie la suerte de sus individuos. Este establecimiento bien dirigido pudiera ser un

À Larache, le couvent disparaît en 1822⁴².

Durant cette période, un groupe hétéroclite d'Espagnols misérables tente le déplacement dans le pays voisin, dans l'espoir, souvent vain, d'une amélioration de leurs conditions de vie. Cela explique pourquoi le nombre de ressortissants espagnols continue de croître malgré tout durant la première moitié du XIX^e siècle. Cette remarque donne sens au paragraphe rédigé par Francisco Merry y Colom en 1866 :

*Las ciudades y los campos están llenos de súbditos españoles, que deben su seguridad en medio de un país fanático y sin gobierno, al respecto que nuestro pabellón inspira y a la firmeza con que reprimimos el menor desmán contra ellos*⁴³.

Il faut également prendre en compte les nombreux réfugiés politiques qui ont trouvé asile au Maroc après avoir fui l'Espagne, et ce pour diverses raisons : invasion napoléonienne, régime du *Trieno Liberal*, épisode des cent mille fils de Saint-Louis et échecs de tentatives révolutionnaires⁴⁴. Ces refuges sont le plus souvent temporaires car presque tous ces hommes rentrent en Espagne une fois la conjoncture politique redevenue favorable.

Enfin, il faut évoquer les déserteurs, les évadés des présides (Ceuta, Melilla, Badis et Alhucemas) et les renégats. Les premiers sont nombreux entre 1767 et 1861⁴⁵. Le traité hispano-marocain de 1861 stipulait que les déserteurs devaient être remis au consul général espagnol, même s'ils sont convertis à l'Islam⁴⁶. Même s'il est quelque peu exagéré, le témoignage de Joaquín Gatell est éloquent à ce propos :

Desde los tiempos de la guerra de Tetuán un gran número de desertores españoles llegaron a este país y se alistaron en las filas del Ejército marroquí. ¡Pobres gentes! Se despojaron de un confortable uniforme y despreciaron el pan de munición español para venir aquí a vestirse de desnudez y a alimentarse de hambre. Después de la guerra, el Ejército marroquí permaneció durante algún tiempo en el interior del país, hasta que en el mes de septiembre de 1861 salió de Mekinés para Rabat. Llegados a este puerto de mar, un buen número de españoles, cansados de tantos sufrimientos, privaciones y fatigas y trabajos que experimentaban entre estos bárbaros, se refugiaron en el Consulado,

plantel de buenos y entendidos interpretes » (« Il y a à Tanger aussi un couvent des Espagnols de San Francisco, sur lequel nous souhaitons attirer l'attention du gouvernement pour qu'il améliore le sort de ces gens. Cet établissement, bien dirigé, pourrait être un vivier de bons et intelligents interprètes »), Serafin Estebanez Calderón, *Manual...*, *op. cit.*, p. 291 et 311.

42. *Id.*, p. 295.

43. « Les villes et les campagnes sont pleines de sujets espagnols, qui doivent leur sécurité dans un pays fanatique et sans gouvernement, au respect que notre pavillon inspire et à la fermeté avec laquelle nous réprimons le moindre abus à leur égard », María José Vilar, *Una descripción...*, *op. cit.*, p. 119.

44. Jean-Louis Miège, « Réfugiés politiques à Tanger, 1796-1875 », *Revue Africaine*, 450-451, 1957, p. 129-146 et Pedro Parrilla Ortíz, *El cantonalismo gaditano*, Cadix, Caja de Ahorros de Cádiz, 1983, p. 147.

45. Quelques exemples pour 1767 et 1778 : Mariano Arribas Palau, « Rescate de cautivos catalanes por Jorge Juan », *Boletín de la Academia de Buenas Letras de Barcelona*, 24, 1951-1952, p. 230-238 et Carlos Posac Mon, *Andanzas de un caballero malagueño por tierras marroquíes (1777-1778)*, Málaga, I. N. B. N^a S^a Victoria, 1981.

46. Manuela Marin Niño, « Hombre al moro : fugas del presidio de Melilla en el siglo XIX (1846-1869) », *Hispania*, 234, 2010, p. 45-74.

prefiriendo pasar a España y sufrir el castigo que se les impusiera a quedar durante más tiempo en estas tierras. El Gobierno marroquí tuvo conocimiento de esto, e inmediatamente hizo publicar que todos los que quisieren regresar a España podían hacerlo desde aquel momento, pero todos los que quisiesen permanecer en el país debían hacerse musulmanes y renegar pública y solemnemente, quedando sujetos a las leyes moras. Para este efecto se les reunió a todos en medio del campamento. [...] Entre éstos había gente que contaba ya veinte y treinta años de residencia en el país. Los más viejos eran casi todos fugados de los presidios de Melilla y Ceuta. [...] todos los otros extranjeros que habían en el campamento fueron renegando unos tras otros. ¡Los miserables! No vi siquiera uno cuya conversión fuera sincera. Y no obstante, muchos de ellos se hicieron circuncidar, práctica que no es estrictamente obligatoria⁴⁷.

L'accord de 1861 ne fonctionne qu'en partie. Les autorités marocaines poussent les déserteurs à embrasser la religion musulmane, les menaçant de les livrer au consul espagnol en cas de refus. Un des exemples cités par Joaquín Gatell est celui d'un sergent de cavalerie, devenu saint miraculeux, qui arrive même à avoir une influence auprès du Sultan :

No hace mucho tiempo que un español, catalán llamado Soler, antiguo Sargento de Caballería, desertor del Ejército español, tenía en Marruecos el oficio de cafetero; pero cansado bien pronto de calentar agua y lavar después tazas buscó otro oficio más cómodo y se hizo santón⁴⁸.

Même si quelques-uns tentent de revenir dans la péninsule, les évadés des présides restent en grande majorité sur le territoire marocain et beaucoup intègrent les unités d'artillerie du Sultan. Entre 1846 et 1869, on peut comptabiliser 73 cas d'évasion de Melilla. Il n'y eut que six retours vers l'Espagne⁴⁹.

47. « Depuis l'époque de la guerre de Tétouan, beaucoup de déserteurs espagnols sont arrivés dans ce pays et se sont enrôlés dans les troupes marocaines. Les pauvres ! Ils ont laissé un bel uniforme et le bon pain blanc pour venir ici se vêtir de pauvreté et connaître la faim. Depuis la guerre, l'armée marocaine est restée à l'intérieur du pays, jusqu'à ce qu'en septembre 1861, elle quitta Meknès pour Rabat. Arrivés dans ce port, un grand nombre d'Espagnols, fatigués de tant de souffrances, de privations, de fatigues et de labeurs endurés au milieu de ces barbares, se sont réfugiés au consulat, préférant retourner en Espagne et souffrir le châtimeut qui les attendait plutôt que de demeurer plus longtemps dans ce pays. Le gouvernement marocain eut vent de cette affaire et déclara aussitôt que tous ceux qui voulaient retourner en Espagne pouvaient le faire immédiatement mais que, à partir de maintenant, tous ceux qui souhaiteraient rester devaient se convertir à l'Islam et renier publiquement et solennellement leur foi et devenir ainsi sujets des lois maures. À cette fin, ils furent tous réunis au milieu d'un champ. [...] Il y en avait parmi eux qui résidaient déjà depuis 20 ou 30 ans dans le pays. Les plus âgés étaient presque tous d'anciens fuyards des présides de Melilla et Ceuta. [...] tous les autres étrangers qui avaient été réunis, se convertirent les uns après les autres. Les misérables ! Je n'en vis pas même un dont la conversion était sincère. Et cependant, beaucoup d'entre eux se firent circoncire, alors même que cette pratique n'était pas strictement obligatoire ». Julio Gavira, *El viajero...*, op. cit., p. 60-62.

48. « Il n'y a pas si longtemps, un Espagnol, un Catalan dénommé Soler, ancien Sergent de Cavalerie, déserteur de l'armée espagnole, s'était établi au Maroc avec le métier d'aubergiste : mais, fatigué assez vite de faire bouillir de l'eau et de laver ensuite des tasses, il s'est cherché un autre métier plus commode et il s'est rendu célèbre en devenant un bon musulman », Julio Gavira, *El viajero...*, op. cit., p. 60-62 et 66-67.

49. Entre 1795 y 1870, on dénombre 527 évasions réussies et 155 échecs (Marin Niño, « Hombre al moro... », art. cit., p. 68).

Les références sur les renégats sont particulièrement nombreuses. Durant son séjour au Maroc, Ali Bey a pour domestiques deux renégats espagnols⁵⁰. Plus de cinquante ans après, Sidi Abd Es-Salam, gouverneur de Uazzan, « *para su guardia personal tiene una pequeña escolta a caballo de renegados españoles, equipados y vestidos a la europea, excepto el fez rojo y el pantalón ancho* »⁵¹. Ce monde des renégats, fugitifs et déserteurs mériterait à lui seul une étude monographique complète.

La mauvaise conjoncture évoquée plus haut pour l'Espagne et le Maroc du début du XIX^e siècle explique pour sa part les difficultés rencontrées par la colonie marchande espagnole. Durant le premier tiers du XIX^e siècle, la croissance de la présence hispanique est essentiellement due aux évadés des présides. Néanmoins, les débuts de la conquête de l'Algérie par la France en 1830 changent quelque peu la donne et font que le gouvernement espagnol s'intéresse désormais beaucoup plus au Maroc. En 1844, des troupes étaient déjà prêtes à y être envoyées. En 1844, la couronne espagnole ordonne l'occupation des îles Chafarines avant que la Guerre d'Afrique éclate en 1859-1860. Ce sont finalement les privilèges arrachés au Maroc avec la signature du traité de paix de Wad-Ras – également donnés à la Grande-Bretagne, à la France, et à d'autres puissances européennes par la suite – qui favorisent la véritable consolidation des colonies européennes sur le territoire marocain, et tout particulièrement celle des Espagnols, comme le montrent les chiffres du tableau ci-dessous. Si l'importance de l'Espagne ressort clairement du point de vue quantitatif, il faut toutefois la reconsidérer qualitativement si l'on prend en compte le potentiel économique des différentes colonies européennes.

Tableau 2. Européens et Espagnols au Maroc, 1800-1896

Années	Européens au Maroc	Européens à Tanger	Espagnols au Maroc	Espagnols à Tanger
1800		+ 300		
1819		115		
1832	248	220		
1836	349	300	104	
1850	500/400	250		
1854	407	340		
1858	698	522	146	
1862	1 300/1 000			
1864	1 350	940	592	
1867	1 230	700		
1872	1 650			
1877	2 800			
1885	3 500	3 000		
1887			3 700	
1891			6 000	
1894	9 000	8 000		
1896			8 000	5 500

Sources : Ramón Lourido Díaz, « Movimiento... » et *id.*, « Españoles... », art. cit. ; Bernabé López García, « Españoles... », art. cit. ; Jean-Louis Miège, *Le Maroc et l'Europe (1830-1894)*, Paris, PUF, 1962, t. II, p. 474 et 481.

50. Ali Bey, *Viajes...*, *op. cit.*, p. 357.

51. « pour sa garde personnelle, il a une petite escorte à cheval de renégats espagnols, équipés et vêtus à l'européenne, à l'exception du fez rouge et des pantalons larges », Julio Gavira, *El viajero...*, *op. cit.*, p. 53.

Espagnols et Marocains travaillant ensemble : quelques considérations

Avec les éléments présentés ici, nous pouvons commencer à aborder, même de manière superficielle, la nature des relations entretenues par les Espagnols avec les Marocains. Dans l'épaisseur de l'histoire, une image très négative des musulmans en général, et des Marocains en particulier, s'est forgée en Espagne. Nous devons garder à l'esprit que les relations entre les deux pays ont longtemps été très compliquées et marquées par la suspicion et une méfiance réciproque. Nous trouvons une illustration de cette mauvaise image dans les récits des Espagnols sur la médecine et les médecins du Maroc. L'ambassadeur Jorge Juan se montre ainsi très critique face

[al] *método curativo de los moros, para desvanecer la opinión con que vulgarmente está acreditada su medicina, pues esta facultad, tan necesaria a la conservación del cuerpo humano se ven tan abolida de aquellas gentes, que aunque Mr. de la Motriz dice que hubo en Marruecos escuela en que el Emperador mantenía estudios y estudiantes, hoy ni aun señal se conoce de los medios que pudieron contribuir, pues los que regularmente resuelven son los Talbes de la Ley, y aunque hay además quienes también hacen de curanderos, ni unos ni otros tienen más principio que su antojo, o una simple infundada práctica tradictoria, y muchas veces bárbara. El famoso médico del Emperador, llamado Ahmet Abdarrac, visitó algunas veces en Marruecos a nuestro Embajador, y procurando con este motivo su amistad nuestro cirujano, a fin de informarse de todo, le dijo Abdarrac que ningún estudio hacían de anatomía, ni de botánica, pero que seguían a Galeno (a quien llaman Latela), a Hipócrates y Avicena, cuyas obras tienen manuscritas en arábigo, y éste es el único estudio de los más acreditados*⁵².

Quarante années plus tard, en 1803, Ali Bey el Abbassi se montre tout aussi sévère :

La anatomía está del todo desterrada por la religión, a causa de la pureza legal, de las ideas sobre los muertos, separación de sexos, etc. En relación con la medicina, sólo estudian algunos detestables empíricos y casi ignoran la existencia de los grandes maestros

52. « aux pratiques médicales des Maures, pour dissiper l'opinion générale qui veut que leur médecine soit réputée, puisque, cet art, si nécessaire à la conservation du corps humain, a été tellement délaissé par ces gens que, même si M. de la Motriz prétend qu'il y eut au Maroc une école dans laquelle l'Empereur finançait des études et des étudiants, aujourd'hui il n'y a plus la moindre trace de cet héritage puisque c'est plutôt vers les Tables de la Loi que l'on se tourne, et bien qu'il y ait encore des gens qui se prétendent guérisseurs, ni les uns ni les autres n'ont plus de principe que leur seul caprice, ou qu'une simple pratique traditionnelle sans aucun autre fondement et, le plus souvent, barbare. Le célèbre médecin de l'Empereur, appelé Ahmed Abdarrac, rendit visite quelquefois à notre ambassadeur au Maroc et, par ce moyen, notre chirurgien devint son ami, afin de s'informer de tout ; Abadarrac lui apprit qu'il ne se faisait plus aucun cours d'anatomie, ni de botanique, mais que l'on se contentait de suivre les instruction de Galien (que l'on appelle ici Latela), d'Hippocrate et d'Avicenne, dont les œuvres avaient été publiées en arabe, et à cela se limitait le savoir des plus réputés », Vicente Rodríguez Casado, *Jorge Juan en la Corte de Marruecos*, Madrid, Biblioteca General de Marina, 1941, p. 48-50 et *id.*, *Política...*, *op. cit.* ; Antonio Rodríguez Villa, « Una embajada española en Marruecos », *Revista Contemporánea*, XXVII, 1880, p. 257-308 ; Robert Ricard, « Les relations de l'ambassade de Jorge Juan au Maroc (1767) », *Hespéris*, XVII, 1933, p. 45-47.

*antiguos; la terapéutica va casi siempre acompañada de crueles operaciones y prácticas supersticiosas*⁵³.

Et d'ajouter que, tombé malade, il faisait plus confiance à sa trousse de pharmacie qu'aux médecins locaux :

*Todo el tiempo de esta enfermedad lo pasé en mi palacio de Semelalia sin ver médico alguno, pues no quería consultar a los del país y no los había europeos. Vime, pues, obligado a curarme por mi mismo*⁵⁴.

Entre 1861 et 1865, Joaquín Gatell, El Kaid Ismail, se fait passer pour un médecin afin de voyager sans entrave au Maroc. À l'instar d'Ali Bey el Abbassi, il affiche tout aussi peu d'estime pour la médecine marocaine :

*La Medicina, esta ciencia de primera necesidad, es todavía la del siglo VIII. Los galenos de Marruecos no saben más que aplicar cauterios como se hace con los animales, desgarrar las carnes con un cuchillo, restañar la sangre, crugir los huesos y otras cosas parecidas. Para ellos las enfermedades no provienen más que del calor o del frío; si el enfermo se queja de frío, se la hace tragar una considerable cantidad de pimienta para calentarle el estómago, si tiene calor, se le receta lo mismo, porque dicen que la pimienta refresca. En estas tierras para curar es necesario tomar siempre medicamentos fuertes y excitantes; con ellos el enfermo se cura sin duda, si es que no se muere*⁵⁵.

Toutefois, comme nous l'avons vu plus haut, de nombreux médecins espagnols ont été appelés pour soigner le Sultan, sa famille, les personnes de la cour et les gouverneurs. Il ne semble pas que ceux-ci aient rencontré de grandes difficultés pour mener à bien leur mission sanitaire et prophylactique au Maroc. Les mesures préventives qu'ils recommandaient étaient mises en application, même si ce n'était parfois que partiellement⁵⁶. Dans tous les cas, la grande majorité d'entre eux ont accompli leur mission de manière satisfaisante et c'est pour cela qu'ils inspiraient un grand respect. Estébanez Calderón relève le prestige dont jouissent les médecins espagnols chez les Marocains :

53. « L'anatomie est complètement écrasée par la religion, à cause de l'idéal de pureté, des idées sur les morts, sur la séparation des sexes, etc. En ce qui concerne la médecine, on étudie seulement quelques détestables empiristes et c'est tout juste si on connaît l'existence des grands maîtres de l'Antiquité; la thérapie est presque toujours accompagnée d'opérations cruelles et de pratiques superstitieuses ».

54. « Tout le temps de cette maladie, je l'ai passé dans mon palais de Semelalia sans voir le moindre médecin, car je ne voulais pas consulter ceux de ce pays et qu'il n'y en avait pas d'euro-péen. Je me suis donc vu obligé de me soigner tout seul », Ali Bey el Abbassi [Doménech Badia i Leblich], *Voyages d'Ali Bey el Abbassi en Afrique et en Asie pendant les années 1803, 1804, 1805, 1806 et 1807*, Paris, 1814 (édition Madrid, Editora Nacional, 1985, p. 216 et 324).

55. « La Médecine, cette science de première nécessité, est toujours celle du VIII^e siècle. Les médecins du Maroc ne savent rien de plus qu'appliquer des pansements comme on le fait avec les animaux, déchirer les chairs avec des couteaux, arrêter un saignement, réduire les fractures ou d'autres choses similaires. Pour eux, les maladies proviennent toutes de la chaleur ou du froid; si le malade se plaint du froid, on lui fait avaler une grosse quantité de poivre pour lui réchauffer l'estomac et, s'il a chaud, on lui fait la même chose, au prétexte que le poivre refroidi. Dans ces terres, pour guérir, il faut toujours prendre des médicaments forts et excitants, avec lesquels le malade se soigne sans aucun doute, ou sinon meurt », Julio Gavira, *El viajero...*, op. cit., p. 84.

56. Sur l'hygiène au Maroc durant cette période, Michel Abitbol, *Histoire...*, op. cit., p. 256-263.

*Los marroquíes han encontrado siempre en nosotros en sus desastres, pestes y hambres los buenos oficios de la vecindad más cordial, y nunca nuestros médicos han sido sordos a la voz de la humanidad doliente en aquellos países, ni nuestros hospitales ni arsenales se han mantenido cerrados a los pedidos de aquellos sultanes y gobernadores*⁵⁷.

Ainsi, un peu cyniquement, El Kaid Ismail conseille aux voyageurs passant au Maroc de se transformer

*[...] en médico o curandero, aunque conozca muy poco el arte de curar. [...] Lo mejor es hacerse curandero. Como en todas partes del mundo aquejan dolencias al hombre se podrán comprender las ventajas de ese arbitrio para adquirir relaciones y hasta para ser respetado y tenido en consideración*⁵⁸.

Les écrits de J. M. de Murga s'éloignent peu de cette ligne :

*Todo europeo, y por lo tanto, todo Renegado, adquiere por intuición la ciencia médica tan pronto como pisa el suelo marroquí. Para ello nada importa el que no haya saludado esos estudios, ni conozca tan sólo el alfabeto. Es o ha sido Cristiano y esto basta*⁵⁹.

En bref, pour plaire aux autorités et patients marocains, les médecins espagnols (J. A. Coll, R. Ronda, J. Fernandez de las Heras, F. Flores Navarro, F. Camacho, N. Soler, S. de Solá, J. Gallego et beaucoup d'autres) ont commencé à surmonter, même si c'était partiellement, les éléments culturels et religieux qui les différenciaient des Marocains⁶⁰. Le même processus s'est engagé dans le secteur commercial. Les marchands espagnols se sont efforcés d'arriver à des accords commerciaux avec les élites locales, et même avec le Sultan et son entourage, lorsque cela était possible. Les plus importants, ou les plus astucieux, tirèrent généralement grand profit des privilèges obtenus. Parmi ceux-ci figurent d'anciens esclaves (F. Pacheco, P. Umbert et G. J. Gavaró⁶¹), qui ont été en mesure de créer des liens étroits avec leurs anciens maîtres, y compris avec le versement de pots-de-vin pour la sortie des céréales, du bétail ou d'autres produits. Le cas de Manuel Borrajo est exemplaire à cet égard. Par ailleurs, les marchands espagnols ont fondé des sociétés aussi bien avec les musulmans qu'avec les juifs comme peut en témoigner l'association de Joaquín Santiago avec un Marocain de Larache en 1782.

57. « Les Marocains ont toujours pu compter sur nous dans leurs désastres, leurs épidémies et leurs famines et jamais nos médecins n'ont été sourds à l'appel de l'humanité qui souffre dans ces pays, ni nos hôpitaux, ni nos arsenaux ne sont demeurés fermés aux besoins de leurs sultans et de leurs gouverneurs », Serafin Estebanez Calderón, *Manual...*, *op. cit.*, p. 473.

58. « en médecin ou guérisseur, même s'il ne connaît pas grand chose à l'art médical. [...] Le mieux est de devenir guérisseur. Comme dans tout le reste du monde où les hommes sont affligés par des douleurs, on pourra comprendre les avantages de ce choix pour obtenir des relations et de la considération », Julio Gavira, *El viajero...*, *op. cit.*, p. 129.

59. « Tout Européen, et, *a fortiori*, tout renégat, acquiert la science médicale aussitôt qu'il foule le sol marocain. Pour cela, le fait d'avoir suivi des études n'a aucune importance, ni même celui d'être alphabétisé. Il est ou a été chrétien et cela suffit », Javier de Ibarra, Tomás García Figueras et Guillermo Guastavino Gallent, *El moro vizcaíno : cuna, solar, linajes y vida y aventura del Mayorazgo vasco y heróico milite José María de Murga y Murgategui*, Bilbao, Junta de Cultura de Vizcaya, 1969.

60. Braulio Justel Calabozo, *El médico Coll...*, *op. cit.* et *id.*, « Embajada médica... », art. cit. ; Ramón Lourido Díaz, *Marruecos...*, *op. cit.*, p. 577 ; Mariano Arribas Palau, « La asistencia... », art. cit.

61. Mariano Arribas Palau, « El ceuti... », art. cit., et Jesús Pradells-Nadal, *Diplomacia...*, *op. cit.*, p. 516.

Parmi les travailleurs qualifiés pour lesquels nous avons trouvé des informations sur une collaboration mutuelle et un transfert de savoir-faire figurent les charpentiers, les menuisiers et les ébénistes de Tanger. L'un d'entre eux, un musulman, a passé six mois en apprentissage à Gibraltar chez un maître espagnol, avant de se perfectionner ultérieurement durant un semestre à Cadix. « C'est là qu'il acheva d'apprendre l'espagnol et qu'il prit quelques leçons de dessin linéaire et de géographie descriptive ». Sa trajectoire et sa maîtrise du castillan engendrent le sarcasme de ses compagnons de métier. Indifférent aux moqueries, il montre son attachement aux connaissances acquises en Espagne. Souffrant périodiquement de fièvres, il les « combat efficacement au moyen du sulfate de quinine, qu'il se procure à la pharmacie européenne établie à Tanger. Il dédaigne les sorciers-médecins indigènes, et a recours au médecin de la légation française ». La manière avec laquelle il exploite les enseignements reçus à Gibraltar et à Cadix est plus remarquable encore :

Il partage aujourd'hui, avec un ébéniste espagnol attaché au consulat général d'Espagne, le monopole des travaux de belles menuiseries et d'ébénisterie. Son habileté est peut-être inférieure à celle de son confrère d'Espagne ; mais celui-ci a contracté en Europe des habitudes qui le forcent à être assez exigeant pour le prix de ses travaux. Grâce à cette circonstance, le maître musulman, qui travaille à des prix moins élevés, conserve la plus belle et la plus nombreuse clientèle⁶².

D'autres cas d'apprentissage de Marocains chez des Espagnols peuvent être mentionnés, comme celui d'un serrurier en Espagne en 1780⁶³. Des recherches futures viendront certainement montrer que ces exemples ne sont pas isolés.

En conclusion, nous pouvons dire que l'Espagne est parvenue à bâtir la colonie européenne la plus importante du Maroc, tout du moins d'un point de vue quantitatif. Le qualitatif reste plus difficile à appréhender, surtout dans le domaine du dialogue interculturel. Nous pouvons néanmoins avancer que, sans nier la persistance des stéréotypes, nombre d'Espagnols, poussés par la nécessité et la recherche du profit, ont su s'engager dans des relations respectueuses avec leurs interlocuteurs marocains, musulmans et juifs. En résumé, la stratégie développée pour travailler efficacement dans le commerce et dans l'artisanat avec les Marocains a permis que les membres de la colonie espagnole avancent dans la connaissance de l'autre. Connaître ou méconnaître l'autre était la cause de la réussite ou de l'échec dans les installations professionnelles au Maroc.

Traduction de Olivier Raveux et Arnaud Bartolomei

62. Narcisse Cotte, « Menuisier-Charpentier... », art. cit., p. 106, 108, 110, 117.

63. Inmaculada Estremera Sole, « Aprendizaje de un cerrajero marroquí en España (1780) », *Tamuda*, 3, 1955, p. 273-282.